

Faïence en faillite : la mémoire brisée de Boch

Josiane Jacoby, Florence Loriaux, Christine Machiels

Gevallen aardewerk : de gebroken herinnering van Boch.

Royale Boch gelegen in La Louvière, failliet gegaan in april 2011, was de laatste faïencerie nog actief in België. Vandaag blijft er van de faïencerie enkel nog de herinnering aan het vakmanschap, het immateriële erfgoed van de vroegere werknemers die graag hun bekwaamheid beschrijven onafhankelijk van de aard van het werk (het dagelijks werk, de productie, het technisch werk). Dit vak was ter plaatse geleerd, enkel door hen beheerst, en voortgezet van generatie tot generatie in de fabriek. Zij deden hun werk met trots alsook met een veelzijdigheid die tijdens de laatste jaren van de faïencerie Boch was vereist. De dagelijkse ervaringen van de vroegere werknemers van de fabriek Boch is niet aanwezig in de geschreven documenten. De opname van hun cruciale getuigenissen over hun beroep en hun bekwaamheid van de faïence is een project van het CARHOP, op vraag van Keramis vzw, dat werd uitgevoerd tussen juni 2010 en juni 2012. Ons artikel geeft de methodologische uitvoering van het onderzoek weer en reflecteert over het belang van het gebruik van de mondelinge getuigenis.

Citer ce document / Cite this document :

Jacoby Josiane, Loriaux Florence, Machiels Christine. Faïence en faillite : la mémoire brisée de Boch. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 92, fasc. 2, 2014. Histoire médiévale, moderne et contemporaine Middeleeuwse, moderne en hedendaagse geschiedenis. pp. 651-670;

doi : <https://doi.org/10.3406/rbph.2014.8567>;

https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2014_num_92_2_8567;

Fichier pdf généré le 16/04/2024

Faïence en faillite : la mémoire brisée de Boch

Josiane JACOBY, Florence LORIAUX & Christine MACHIELS

Centre d'Animation et de Recherche en Histoire Ouvrière et Populaire (CARHOP)

« Faut dire, c'est quand même un bâtiment historique, l'usine-là. Surtout qu'il a été bâti en 1841... », nous dit A.D., un ancien travailleur de la faïencerie Boch de la Louvière, à l'hiver 2010-2011. Le bâtiment, abandonné et ouvert à tous vents, fait alors figure de « chancre » au cœur de la ville. Royal Boch, déclarée en faillite en avril 2011, était la dernière faïencerie en activité en Belgique.

Crée en 1841 par la famille Boch, la faïencerie de La Louvière connaît pendant près d'un siècle une activité florissante. Sa création de vaisselle ou d'objets en faïence est internationalement réputée. La manufacture est à l'origine du développement de la ville de La Louvière et fournit des milliers d'emplois aux travailleurs de la région. Le déclin de l'activité s'amorce dans les années 1950. Au cours des années 1970, celui-ci devient manifeste. La fin de la prospérité de l'usine engendre des faillites, des suppressions d'emplois, puis des recours aux aides de la Région wallonne et des reprises par des directeurs sans nouveaux investissements (pourtant nécessaires), donc sans réelles perspectives d'avenir. Depuis 1985, date de la première faillite, la vétusté des bâtiments et des outils est chronique et témoigne de façon saisissante de cette mise à mort souvent annoncée.

Aujourd'hui, reste de la faïencerie, la « mémoire du travail »⁽¹⁾, patrimoine « immatériel » des anciens travailleurs, qui aiment décrire leur savoir-faire, appris sur le tas, maîtrisé d'eux seuls (« l'ingénieur il est là mais il ne sait pas comment on fait cela. Lui, c'est autre chose, c'est sur papier, nous, on faisait tout à la main » nous confie A.) et perpétué de générations en générations à l'usine, quelle que soit la nature du travail (travail journalier, travail de production, travail technique des machines). Celui-ci est réalisé avec d'autant plus de fierté que la polyvalence est de mise dans les dernières années de vie de la faïencerie Boch. « Aussi bien le four que le vernissage, en dernier j'allais pour le coulage et autres... J'ai fait toute la chaîne! Et en dernier ici, j'aurais eu toute l'usine à m'occuper [rires] » raconte M.T., travaillant chez Boch de 1971 jusqu'au moment de la faillite. La conviction du maintien d'un capital de « savoir-faire » autour des métiers du faïencier, tels qu'importés au travers des entreprises Boch à la fin du XIX^e siècle, est vivace au sein du public louviérois, même si beaucoup ignorent les réalités du travail d'hier et d'aujourd'hui.

(1) Interview de M-T. M., ancienne travailleuse et déléguée syndicale à la faïencerie Boch, septembre 2010.

Car que savons-nous au juste de l'histoire sociale de la faïencerie Boch? Les conditions, la durée du travail, l'évolution des salaires, les luttes sociales qui ont traversé l'entreprise au cours des XIX^e et XX^e siècles restent en réalité largement méconnues. Le chercheur qui se penche sur l'histoire sociale de la faïencerie Boch est confronté à un obstacle de taille ; les archives produites par l'entreprise ont été volontairement détruites lors de la liquidation de la Manufacture Royale de La Louvière-Boch, en 1988. Seuls quelques documents ont été préservés ; ils constituent un petit fonds documentaire, plutôt riche sur l'origine de la faïencerie au milieu du XIX^e siècle, concernant particulièrement le travail artistique (plans, décorations, etc.), conservé à l'Écomusée du Bois-du-Luc⁽²⁾. Ce manque d'archives justifie en partie que l'évolution de la faïencerie, y compris sa santé économique et financière, soit quasi absente de l'historiographie⁽³⁾.

Aussi, l'histoire artistique de la faïencerie est souvent privilégiée, au détriment de son histoire sociale. La période durant laquelle Charles Catteau, designer de l'Art Deco, dirige l'atelier de décoration de la faïencerie Boch (1907-1946) est aujourd'hui bien documentée, alors que l'histoire même du travail des ouvriers et des ouvrières de la faïencerie pour cette période est restée dans l'ombre. On assiste au même constat « schizophrénique », pour la période ultérieure, celle d'Ernest D'Hossche, élève de Catteau, qui devient en 1952 conseiller artistique à Boch Keramis⁽⁴⁾.

Les vécus quotidiens des anciens travailleurs de l'usine Boch échappent aux traces écrites. L'enregistrement de leurs témoignages sur les métiers et les savoir-faire de la faïence se révèle d'autant plus crucial ; il fait l'objet d'un projet mené par le CARHOP, à la demande de l'asbl Kéramis, entre juin 2010 et juin 2012. Notre texte restitue la démarche méthodologique, ainsi que les enjeux qui sous-tendent les usages de la mémoire orale⁽⁵⁾.

(2) Cfr Historique du fonds, Inventaire des archives Boch conservées à l'Écomusée de Bois-du-Luc.

(3) Cet aveu d'impuissance est exprimé dans le volume consacré à la manufacture Boch paru en 1991. L'ouvrage donne néanmoins un aperçu de l'évolution de la production entre 1850 et 1945. *150 ans de création et de tradition faïencières*, La Louvière, 1991.

(4) Pour une bibliographie complète, consulter le catalogue de l'exposition *Collection Boch. Le souffle de Prométhée*, S.l., Keramis/Musée royal de Mariemont, 2010, réalisé sous la direction de Ludovic RECCHIA.

(5) Cet article constitue le volet méthodologique d'un ouvrage sur les *Cultures ouvrières à la faïencerie Boch depuis la Seconde Guerre mondiale*, CARHOP, à paraître fin 2014. Cette réflexion méthodologique a fait l'objet d'un séminaire interne à l'équipe du CARHOP, organisé à l'automne 2011, dans un esprit résolument interdisciplinaire, entre les méthodes de la sociologie et de l'histoire. Avec le sociologue Jean Nizet, que nous remercions pour son apport théorique et le partage d'expériences, l'équipe s'est soumise à l'exercice d'analyse des interviews réalisées, au prisme de la grille des « valeurs » de Boltanski et Thévenot. C'est notamment à partir de ces échanges que nous rédigeons cet article. Luc BOLTANSKI & Laurent THEVENOT, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

Cadre de la recherche

Cette recherche entre en résonance avec nos expériences passées. Elle s'inscrit tout à la fois dans une logique d'éducation permanente avec un groupe d'anciens travailleurs de chez Boch qui ont la volonté de se réapproprier leur histoire ; de collecte, conservation et valorisation d'un patrimoine ; de contribution à la recherche en histoire sociale.

Depuis les années 1980, le Centre d'Animation et de Recherche en Histoire Ouvrière et Populaire (CARHOP asbl) a mené diverses expériences de terrain - telles que des projets de mémoire ouvrière, ou de récoltes de récits de vie - qui ont tout à la fois alimenté et exigé une réflexion théorique sur l'articulation entre la mémoire orale et les sciences sociales. En effet, la mémoire orale constitue dans le cadre des projets du CARHOP, reconnu comme Association d'éducation permanente et Centre d'archives privées, un outil pour trois de ses missions.

En premier lieu, la mémoire orale constitue un outil formidable d'éducation permanente. Depuis les origines de l'association, le choix du CARHOP est de « travailler avec ceux qui sont impliqués dans ce changement de société mais qui n'en ont ni l'initiative, ni la maîtrise et qui, au contraire, le subissent dans leur vie professionnelle, familiale et culturelle »⁽⁶⁾. Cette démarche participative directe suppose d'intégrer dans notre réflexion méthodologique les dimensions de transmission et de réappropriation de l'histoire par ses acteurs/actrices, qui sous-tendent la démarche de mémoire orale⁽⁷⁾.

Au-delà du travail d'animation autour de la mémoire orale, la sauvegarde de ce patrimoine culturel et social inédit représente un second enjeu pour le CARHOP. Cette préoccupation archivistique suppose une réflexion en amont sur les conditions optimales de conservation, la pérennité des supports, ainsi que sur les potentialités infinies de la valorisation des sources orales, auprès de divers publics (universitaires, militants, citoyens, acteurs et actrices de cette histoire, etc.).

Enfin, la source orale contribue à éclairer les rôles des acteurs/actrices (et *a priori* ceux dont la prise de parole ne va pas de soi) qui façonnent les contours de cette histoire sociale⁽⁸⁾. À partir de l'enquête orale, le CARHOP

(6) L'expérience du CARHOP a été présentée lors du colloque « Mémoires collectives » organisé en 1982, une première tentative en Belgique francophone de faire le point sur la trace orale comme outil de compréhension et de conservation du passé. Marie-Thérèse COENEN & Guy ZELIS, « Histoire populaire et éducation permanente pour les travailleurs », dans *Mémoires collectives, Actes du colloque des 15 et 16 octobre 1982*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1984.

(7) Plusieurs associations d'éducation permanente (Équipes populaires, Présence et Action culturelles), des centres d'histoire sociale (le CARHOP, l'IHOES, l'AMSAB), des musées (La Fonderie), des écomusées (Bois-du-Luc), sont à l'initiative de récoltes de la mémoire ouvrière. Ces collectes ont plusieurs finalités ; des publications, mais aussi des contextualisations ou animations muséales, des expositions itinérantes, du théâtre-action, etc. Certaines de ces initiatives sont rendues visibles sur la plate-forme www.memoire-orale.be pour la Fédération Wallonie-Bruxelles.

(8) L'histoire ouvrière, comme la sociologie du travail, impulsent quasi inévitablement un travail d'enquête auprès des travailleurs eux-mêmes. Sur l'enquête en milieu industriel, lire notamment : Pierre FOURNIER, Nicolas HATZFELD, Cédric LOMBA & Séverin MULLER, « Introduction : Étudier le travail en situation », dans Anne-Marie ARBORIO *et al.*, eds,

mène un travail de recherches et d'écriture sur les cultures ouvrières à la faïencerie Boch depuis la Seconde Guerre mondiale qui, dans l'approche, s'apparente à une historiographie récente, alimentée par des enquêtes orales, menées notamment à l'échelon local ou régional, sur des secteurs touchés par la crise industrielle⁽⁹⁾.

Il n'est pas fait mention ici à proprement parler de la mémoire collective autour de la faïencerie Boch, mais plutôt de la manière dont cette mémoire s'est construite, au travers des témoignages que nous avons suscité dans le cadre d'un projet aux finalités ciblées. Autrement dit, le présent article vise à mettre en avant la subjectivité qui entoure cette source orale, les éléments qui contribuent à l'expliquer (démarche réflexive sur le contexte de l'interview), et l'usage qu'on peut faire de la source, après cette « déconstruction », pour écrire une histoire sociale des cultures ouvrières à la faïencerie Boch depuis la Seconde Guerre mondiale.

L'enquête

Le projet

À la demande de l'ASBL Keramis en 2010, la collecte de témoignages des anciens travailleurs de chez Boch a été réalisée dans le cadre d'une approche des métiers et des savoir-faire de la faïencerie. Cette demande fait suite à un constat ; en dépit de l'existence de la thèse de Thérèse Faider-Thomas qui, au travers d'une étude des techniques, des formes et des décors, fait entrevoir le savoir-faire des mouleurs, des décoratrices, des peintres et des artistes, le processus même de fabrication, échelonnée de manipulations et transformations de la matière, demeure mal connu⁽¹⁰⁾. En réalité, les gestes du métier sont restés « dans les murs » de l'usine, qui assure elle-même l'apprentissage depuis les origines. L'écolage se fait principalement auprès des collègues, plus âgés. « On vous mettait auprès d'une ancienne qui vous montrait le travail pendant deux ou trois ou quatre heures, tout dépendait de la personne, en combien de temps elle maîtrisait les gestes », témoigne une travailleuse à propos de l'aéroggraphie. Si pour les postes qui requièrent une

Observer le travail. Histoire, ethnographie, approches combinées, Paris, La Découverte, 2008, p. 7-21. Sur les sources orales pour l'histoire syndicale, lire Vincent FLAURAUD & Nathalie PONSARD, éds, *Histoire et mémoire des mouvements syndicaux au XX^e siècle. Enjeux et héritages*, Paris, Éditions Arbre Bleu, 2013.

(9) On note, par exemple, les études de cas publiées dans l'ouvrage collectif de Laurent JALABERT & Christophe PATILLON, éds, *Mouvements ouvriers et crise industrielle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010. Pour la Belgique, lire notamment les travaux de Cédric LOMBA, dont « Restructurations industrielles : appropriations et expropriations des savoirs ouvriers », dans *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 196-197, 2013, p. 34-53 ; Cédric LOMBA, Jean VANDEWATTYNE & Bernard FUSULIER, éds, *Kaléidoscopie d'une modernisation industrielle : Usinor, Cockerill Sambre, Arcelor*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain-la-Neuve, 2003.

(10) Thérèse FAIDER-THOMAS consacre sa thèse de doctorat à ce sujet : Thérèse THOMAS, *Le rôle des Boch dans la céramique des 18^e et 19^e siècles*, Mettlach, 1971 (thèse de doctorat en histoire de l'art, ULg).

main d'œuvre plus qualifiée, le passage par l'école (souvent l'Institut des Arts et Métiers) s'avère nécessaire, il reste que l'expérience du métier de faïencier s'acquiert prioritairement au sein même de l'usine.

L'objectif de la collecte est donc d'obtenir de la part des travailleurs une description précise des différents postes de travail qui prennent place dans le cycle de production de la faïence, à ses différentes étapes : la préparation de la pâte, la confection des objets, la cuisson des pièces en crû, la décoration sur biscuit, l'émaillage, la cuisson de l'émail et la décoration dans l'émail. La finalité de la recherche est la création de « capsules sonores » à partir des témoignages, en vue d'une diffusion dans le futur Centre de la Céramique de La Louvière (ouverture prévue en 2015). L'idée du commanditaire est d'accoler une dimension « sociale » et « humaine » aux collections artistiques exposées.

Il apparaît toutefois très vite que, dans leurs récits, les témoins ne se limitent pas au volet technique ou descriptif de leur métier ; particulièrement en cette période de faillite, la parole « se libère », sur la sociabilité dans et hors de l'usine, les conditions de travail (salaires et pénibilité), les luttes sociales à la faïencerie Boch. À la description des gestes techniques s'ajoutent le récit de l'embauche, de l'apprentissage du métier, de l'organisation de la production, de l'évolution des salaires, de la pénibilité au travail, des épisodes de camaraderie ou de rivalité, des rapports hiérarchiques, des événements festifs (comme la Saint Antoine ou la remise de médailles), de la vie familiale, des combats syndicaux, des faillites, etc.

Le CARHOP, dont une antenne régionale est alors installée à La Louvière, s'intéresse tout particulièrement à cette « mémoire du travail » plurielle, qui renvoie à l'histoire sociale de la faïencerie Boch, souvent oubliée. Au fil des interviews, l'idée naît de valoriser ces témoignages, au travers de l'écriture d'un ouvrage sur les cultures ouvrières chez Boch, à partir des récits des travailleurs (à paraître fin 2014). La notion de « culture », empruntée au registre de l'anthropologie, est ici entendue dans un sens large. À partir de la sociabilité, les « cultures ouvrières » de la faïencerie Boch sont appréhendées « concrètement à travers l'épaisseur des liens sociaux tissés et vécus dans le travail et le hors travail »⁽¹¹⁾. Ce second chantier est rendu possible notamment par un complément d'enquête réalisé auprès des anciens travailleurs, qui nous ont confié des archives personnelles, ainsi que par une recherche menée dans la presse et les archives locales et militantes. Mais, dans l'idée de réaliser un livre « pour » et « par » les travailleurs, le texte donne surtout la part belle à la parole des témoins. Le projet vise en outre à restituer une trace écrite de ces paroles, et de les rendre visibles dans un débat public qui les a souvent ignorées.

Parallèlement à ces entretiens, le CARHOP a réalisé un reportage photographique. Dans un premier temps, en juin 2010, des photos ont été prises à l'intérieur de l'usine alors que les derniers travailleurs (une trentaine), s'activent à continuer la production « malgré tout ». C'est une période où les temps de travail alternent avec des périodes de chômage économique

(11) Alain LEMÉMOREL, « Sociabilité et culture ouvrières », dans *20^e siècle. Revue d'histoire*, vol. 48, 1995, p. 147 (à propos d'une journée d'études organisée par le GRHS à l'Université de Rouen en février 1995).

(une semaine de travail/ treize semaines de chômage économique) et où des parties de bâtiment sont progressivement démolies. L'ambiance est donc lourde et la question de la viabilité de l'entreprise est sur toutes les lèvres. Si tous veulent encore y croire, la vétusté chronique de l'outil illustre de façon criante l'absence d'investissements. Le reportage photographique, en ce qu'il donne à voir cette réalité, est particulièrement précieux et complémentaire des paroles des témoins.

Les témoins

Au point de départ, la quête des témoins est animée d'un objectif, celui de couvrir le plus largement possible, la « palette » des métiers de la faïencerie, hier et aujourd'hui. Mais, d'emblée, on rencontre des résistances, particulièrement à partir de l'annonce de la fermeture de l'entreprise. À mesure qu'on avance dans le temps, plus la destruction physique des bâtiments est entamée, plus la parole est douloureuse. « Boch, je ne veux plus en entendre parler », répond un ancien travailleur pour justifier son refus de raconter sa vie de travail au sein de la faïencerie. L'ancrage régional des anciens travailleurs est fort ; sur les dix-sept personnes interviewées, dix sont originaires de la région du Centre⁽¹²⁾ ; sept témoins, dont cinq sont issus de la vague d'immigration italienne des années 1960-1970, sont venus s'y installer⁽¹³⁾. Toutes et tous y habitent toujours, et constatent quasi quotidiennement l'état d'abandon et de délabrement des bâtiments Boch.

Dans ce contexte difficile, il nous a semblé inimaginable d'interviewer les « patrons », y compris des périodes antérieures, et de risquer de briser un climat de confiance déjà fragile. Depuis 1985, année de la première faillite, le contexte social est particulièrement délétère. L'entreprise qui, depuis son origine, était aux mains d'un actionnariat familial de type paternaliste, est désormais dirigée par un patronat mixte, qui associe acteurs du privé et du public. À partir de cette année-là, les patrons défilent, le lien avec les travailleurs se détricote, jusqu'à connaître un climax conflictuel, avec le dernier repreneur, Patrick De Maeyer, responsable de l'ultime faillite (2012). Toutefois, afin de prendre la mesure des enjeux qui sous-tendent le projet de collecte de témoignages dans ce contexte, l'enquête a été complétée ponctuellement par des rencontres auprès de militants, d'acteurs sociaux et de responsables politiques de la région de La Louvière. Comme l'explique le sociologue Philippe Hamman, à propos d'une recherche à peu près similaire, « l'enjeu est double : approfondir le sens d'une expérience sociale passée comme celui d'une expérience présente »⁽¹⁴⁾.

(12) Dont un témoin né à Maurage, de parents italiens qui ont immigré en Belgique en 1947.

(13) On inclut en outre dans cette catégorie : un ouvrier venu de Bulgarie dans les années 1950 ; ainsi qu'un ingénieur, venu de Bruxelles et contraint de déménager dans la région du Centre, en vue de réaliser sa carrière de chef de fabrication à la faïencerie Boch.

(14) Philippe HAMMAN, « Quand le souvenir fait lien... De la délimitation des domaines de validité des énoncés recueillis par le sociologue en situation d'entretien », dans *Sociologie du travail*, t. 44, 2002, p. 177.

Pour dépasser ces obstacles, nous bénéficions d'un atout de poids ; l'implication étroite dans ce projet d'une ancienne travailleuse, militante syndicale, licenciée en 2011 suite à la faillite. L'interrelation est facilitée par cette personne-ressource, qui participe activement aux comités d'accompagnement du projet, et témoigne elle-même de son passé/son présent (le combat quotidien) dans l'usine. Sept de ses collègues actuels, travaillant dans l'usine jusqu'au moment de la faillite, acceptent de se prêter au jeu de l'interview.

Certains d'entre eux sont déjà impliqués dans des projets socio-culturels qui ont contribué à rendre visible l'histoire sociale récente des travailleurs de la faïencerie Royal Boch, à des moments de fortes tensions sociales. L'occupation de l'usine en 2009 a été l'occasion de plusieurs créations artistiques, comme l'exposition photos de Véronique Vercheval, ou les représentations théâtrales dans l'usine sous l'impulsion de Dany Adam⁽¹⁵⁾. La fermeture définitive de Royal Boch en 2012 a impulsé la création de la pièce de théâtre *La dernière défaiënce*, à l'initiative de la Compagnie maritime⁽¹⁶⁾. Héritées des mouvements sociaux des années 1970⁽¹⁷⁾, ces pratiques culturelles, placent les travailleurs, leur parole et leur mémoire, au cœur du débat et de l'espace publics. La vision du « métier », que les témoins donneront à voir dans les interviews, ne sort pas forcément indemne de ce contexte d'effervescence socio-culturel : la parole sur la « vie de travail », sollicitée dans le cadre d'autres projets, n'est plus toujours inédite au moment de la rencontre.

Ces anciens travailleurs appartiennent pour la plupart à une même génération, née dans les années 1950, et entrée dans l'usine dans les années 1970, à l'âge de 14-19 ans⁽¹⁸⁾. Ces témoignages apportent des éléments sur les techniques récentes de l'entreprise. On apprend toutefois très vite que, l'entreprise n'ayant plus investi dans les technologies, les métiers ont peu évolué au cours des dernières décennies. Le constat du caractère désuet de l'outil, et la dimension traditionnelle de la manufacture, frappe l'observateur extérieur. C'est d'ailleurs le point de vue de D.A., directeur de la Compagnie maritime, qui pousse les portes de l'usine au moment de son occupation en 2009 : « quand on rentrait là-dedans...excusez-moi mais on rentrait dans deux siècles pour ne pas dire trois [siècles en arrière] et on rentrait dans l'Histoire quoi !...Mais il y avait quelque chose de romantique...cette usine avait un charme fou, elle était romantique, il y avait quelque chose, on travaillait la matière, ce qui n'existe plus ! Où travaille-t-on encore de la matière noble ? Boch, c'est pas une usine, c'est une manufacture, et cela dit bien ce que cela veut dire ! Toutes les pièces passaient par des mains... ».

(15) Ces initiatives ont été couronnées par la publication d'un ouvrage : *Usine occupée. 46 portraits de travailleurs de Royal Boch*, S.I., Éditions L'Image et l'Écrit, 2009.

(16) *Royal Boch, la dernière défaiënce*, Mons, Éditions du Cerisier, 2012. L'expérience de théâtre-action a fait l'objet d'un film réalisé par Joël Spingard, « Des faïences sur les planches » (2012). <http://www.faites-le-autrement.net/>

(17) Ludo BETTENS, *Quand la culture s'invite dans les conflits sociaux : une innovation des années 1970. Et aujourd'hui ?*, décembre 2010. Consultable en ligne : http://www.ihoes.be/pdf/Ludo_Bettens-Annees_1970.pdf

(18) Sur ces huit témoins, on note deux exceptions : une travailleuse, entrée dans l'usine dans les années nonante à l'âge de 24 ans ; un témoin entré dans l'usine à la fin des années 80, à l'âge de 27 ans.

Au-delà de cette impression d'a-temporalité des métiers, le plongeon dans l'histoire sociale de Boch fait apparaître des évolutions dans les savoir-faire liés à l'usine tout au long du XX^e siècle. Certains métiers, comme celui de préparateur de pâte⁽¹⁹⁾, ont disparu. L'atelier de création artistique⁽²⁰⁾, comme le laboratoire de chimie, ont été supprimés, sans que l'on pense à enregistrer les savoir-faire des travailleurs qui les ont animés. Ce constat conduit à élargir le premier cercle des témoins, par des rencontres avec d'anciens travailleurs plus âgés, qui ont connu l'usine dans les années antérieures à 1970. Tout le monde à La Louvière connaît quelqu'un qui a travaillé chez Boch. Pourtant, là aussi, les obstacles à l'enquête ne manquent pas. En premier lieu, l'argument de l'âge ou de l'oubli (réel ou feint) est souvent avancé pour motiver un refus. Nous parvenons toutefois à récolter le témoignage de neuf anciens travailleurs, dont huit sont entrés dans les années 50-60, à l'âge de 14-21 ans⁽²¹⁾. La « doyenne » de nos témoins a 85 ans au moment de l'interview ; ses souvenirs portent sur la période de guerre. Âgée de 14 ans en 1941, elle est engagée à la faïencerie Boch pour travailler dans l'atelier artistique, aux côtés de Charles Catteau.

L'étude porte principalement sur le secteur vaisselle de l'entreprise, majoritairement composé d'ouvrières. Mais le secteur sanitaire (plus masculin), créé après la Seconde Guerre mondiale, n'est pas oublié, les deux activités partageant les mêmes bâtiments et les mêmes dirigeants jusque 1985. Sur les dix-sept personnes interviewées, on compte huit ouvrières (secteur vaisselle), huit ouvriers (dont quatre secteur vaisselle ; un secteur vaisselle, puis sanitaire ; trois secteur sanitaire), et un ingénieur (secteur sanitaire, puis vaisselle)⁽²²⁾. Les témoignages donnent à voir une multitude de postes de travail (dont manutentionnaire, ouvrier, magasinier, chef-gamin, contrôleur, garde-veilleur, brigadier-contremaître, chef de fabrication, etc.) et d'activités (préparation de la terre au moulin, façonnage, enrobage, modelage, meulage, coulage, transbordement four, conducteur four, chargeur four, décastage, épongeage-raffinage, préparation des peintures, couleur, décalcomanie et décoration sur émail à la main ou au pistolet, triage des produits finis, réglage des machines, emballage et exportation, etc.).

Cinq des dix-sept personnes interviewées ont exercé à un moment de l'histoire (du début des années 1970 jusqu'en 2012) un mandat syndical au sein de l'usine ; quatre des délégués sont de la CSC, un de la FGTB. Il y a un faisceau de raisons qui expliquent ce manque d'équilibre idéologique dans le corpus de témoignages. Si l'approche se veut résolument pluraliste, la proximité du CARHOP avec le mouvement ouvrier chrétien a facilité certaines prises de contacts, qui se sont appuyées sur des réseaux de connaissance

(19) Boch achète depuis plusieurs années une pâte « toute prête » de Limoges.

(20) Ce sont depuis lors d'anciennes créations qui sont reproduites.

(21) À l'exception de deux parcours plus atypiques ; l'entrée à l'usine d'une ouvrière, militante de la JOC, à l'âge de 33 ans ; et la carrière d'un ingénieur, engagé à la faïencerie Boch à la fin des années 60, à l'âge de 39 ans.

(22) Pour faciliter la lecture, nous parlons du groupe des « anciens travailleurs » de Boch pour désigner les personnes interviewées, bien qu'il soit composé quasi paritativement d'hommes et de femmes. Cela ne doit pas faire oublier que la parole des ouvrières – souvent restée « silencieuse » – s'est révélée particulièrement cruciale pour l'étude des cultures ouvrières de la faïencerie Boch (conditions de travail, sociabilités et luttes sociales).

déjà existant. Du reste, M.-T. M., qui a joué le rôle d'intermédiaire entre les différents acteurs mobilisés pour le projet, est une militante syndicale de la CSC. Il faut ajouter à ces constats-là, le fait historique qu'à partir des années 1970, les délégués de la CSC prennent le leadership du combat syndical dans l'usine. Vu les épisodes de luttes sociales particulièrement violents des dernières décennies, cette observation n'est pas sans incidence sur les visions/lectures que donnent les travailleurs interviewés du contexte des faillites successives.

La situation d'entretien

La collecte des dix-sept témoignages a été réalisée par une sociologue, accompagnée d'une historienne pour quatre des interviews. La préparation méthodologique des rencontres est inspirée des apports de la sociologie ; c'est le modèle de l'entretien semi-directif qui est choisi. Une liste de questions est établie, suivant une logique chronologique du parcours individuel : l'enfance et le milieu social, l'entrée chez Boch, l'apprentissage, la description des métiers. Le questionnaire comprend un important volet technique ; les manuels de céramique ne suffisent pas à rendre compte des réalités de travail, des savoir-faire, tels qu'ils se disent dans les interviews. Dans le cadre du projet muséal, l'enjeu des rencontres est surtout d'enregistrer une parole inédite qui puisse restituer au plus près les gestes du métier, avec force de détails quasi visuels, afin que la capsule sonore, issue du récit, soit compréhensible en soi.

Les chercheuses se familiarisent au fil des interviews avec des réalités de travail, un vocabulaire propre y afférant, une vision de plus en plus nette de la chaîne de production. À mesure que l'expertise grandit, le questionnaire cadennassé s'assouplit, la parole « se libère ». Finalement, la simplification du questionnaire de départ⁽²³⁾ n'apporte pas moins de données. L'interview devient rencontre ; l'actualité de la faillite invite surtout à revisiter ensemble une histoire sociale méconnue de la faïencerie Boch – celle des conditions de travail, des cultures ouvrières, des luttes sociales. L'histoire du passé est lue et racontée au prisme des événements récents. Ce récit-là est aussi encouragé par les interlocutrices, clairement identifiées comme faisant partie de l'équipe du CARHOP, dont les témoins n'ignorent ni les missions d'éducation permanente, ni l'intérêt pour l'histoire sociale.

Parler de son entreprise, de sa carrière professionnelle, du savoir-faire et de l'expérience du métier qu'on a exercé ne peut se faire sans se situer dans la perspective de la mort annoncée de l'usine. À chaque question, le témoin oscille constamment entre le désir de raconter la vie de travail passée chez Boch et le besoin de se référer à la fin de l'usine. Ainsi, cet ancien travailleur, lorsqu'il décrit l'allumage du four, fait sans cesse allusion au présent : « Il faut au moins un minimum de 24 heures avant de venir mettre les ventilateurs en route pour enlever le maximum d'humidité. Non, lui, [le directeur] il croyait que ça allait ainsi. En plus qu'il m'avait dit au départ, – moi je lui avais dit que je n'avais que deux ou trois jours de formation – 'Ah mais ne vous inquiétez pas, s'il le faut, on fait venir un technicien et il

(23) Selon la méthode de Daniel BERTAUX, *Le récit de vie*, Paris, Armand Colin, 1997.

vous apprendra !'. J'attends toujours. [Il rit]. Maintenant il va venir hein ! Malheureusement, il n'y a plus de tunnel ».

À défaut de transmettre leur savoir-faire aux jeunes apprentis, comme c'est l'usage dans l'usine, les anciens travailleurs se jettent parfois « à corps perdus » dans la description des gestes du métier. Du point de vue personnel, témoigner devient pour certains une façon de faire le deuil d'une vie de travail. L'interview se déroule parfois dans les locaux du CARHOP à La Louvière. Mais, le plus souvent, la rencontre a lieu au domicile même de l'interviewé. Nous prenons alors la mesure de l'étroite imbrication entre la « vie familiale » (des générations entières de Louviérois ont travaillé chez Boch), la « vie sociale » à La Louvière (qu'on songe à la fête patronale de la Saint Antoine, qui donne lieu à des festivités locales dans la ville au mois de juin), et la « vie de travail », au travers de détails concrets. Par exemple, Boch est présent dans toutes les maisons louviéroises que nous visitons, notamment par sa vaisselle. Il n'est pas rare qu'un témoin s'empare d'une tasse ou d'une assiette pour illustrer les gestes du métier. L'histoire de la faïencerie Boch est aussi parfois racontée en couple ou en famille, père et fils entremêlant leur témoignage, au-delà du fossé générationnel. Souvent, des albums photos, des coupures de presse, d'anciens tracts syndicaux - comme autant de marques du souvenir - surgissent, au détour de la conversation, pour illustrer les propos.

Dans une perspective collective, accepter de participer à une enquête sur les métiers et les savoir-faire de l'usine Boch revêt aussi inévitablement un caractère engagé, à l'instar des démarches artistiques proposées par Véronique Vercheval et Daniel Adam en 2009. Les objectifs sont de donner à voir la place de « l'humain » dans le travail quotidien ; mais aussi, de faire connaître la parole des anciens travailleurs. Témoigner c'est aussi exprimer la rancœur contre une entreprise qui ferme, autrement que dans des mobilisations ou des mouvements sociaux qui ont parfois déçu. Dans ce contexte, aucun des interviewés ne choisit de garder l'anonymat⁽²⁴⁾ ; aucun ne refuse l'enregistrement sonore, à l'exception de quelques moments de l'interview où les relations entre collègues, les luttes sociales, les rapports à la hiérarchie ou la fermeture de l'entreprise sont commentés⁽²⁵⁾. La plupart acceptent même de bon cœur de se faire photographier, à l'issue des interviews, en vue de donner « corps » à la voix qui sera diffusée dans le musée, en accolant un portrait à l'extrait sonore.

La mémoire du travail

Le *corpus* des interviews récoltées entre 2010 et 2012 constitue un formidable conservatoire de la mémoire des gestes du travail, dans toute sa complexité et sa finesse, mais surtout sa sincérité. On ne trafique pas avec son corps ; et lorsque les travailleurs évoquent avec nous leurs savoir-faire, c'est

(24) Dans le cadre de cette analyse méthodologique de l'enquête, nous avons toutefois choisi d'anonymiser les extraits.

(25) Ces enregistrements ont fait l'objet de retranscriptions intégrales par l'équipe du CARHOP, relues par les chercheuses qui ont réalisé les interviews.

bien de « l'expérience corporelle du travail ouvrier »⁽²⁶⁾ dont ils témoignent. En situation d'entretien, il n'est pas rare qu'un témoin mime une technique, un « coup de main », donnant ainsi à voir, souvent malgré lui, la façon dont « le travail au quotidien s'imprime dans le corps, parfois avec violence »⁽²⁷⁾.

Aussi concret soit le registre du témoignage sur les métiers, il faut tout de même intégrer à la recherche l'idée que le récit du passé est influencé par le présent, dans lequel l'interaction entre intervieweur/interviewé se produit. On l'a vu, les expériences de travail vécues au sein de la faïencerie Boch se décrivent toujours à l'aune de la faillite récente. Cette actualité pèse d'autant plus lourd dans le récit qu'elle apparaît à peine pensable pour les anciens travailleurs qui ont voulu croire jusqu'au bout à la poursuite des activités de la faïencerie à La Louvière.

Le poids de l'Histoire

Une certaine vision de l'histoire de la faïencerie Boch, communément partagée, a contribué à nourrir l'idée « d'immortalité » de l'industrie céramique dans la région du Centre. Premièrement, l'histoire locale lie de manière indéfectible le destin des frères Boch à celui de la ville de La Louvière. La création de la faïencerie au milieu du XIX^e siècle aurait provoqué « l'éclosion du noyau urbain de La Louvière »⁽²⁸⁾. En réalité, la densification de la population à La Louvière est corrélée à l'installation et l'essor de plusieurs secteurs, notamment la céramique, mais aussi la métallurgie, les charbonnages, la verrerie, etc. qui contribuent au développement de la région du Centre⁽²⁹⁾. Boch et la ville de La Louvière entretiennent toutefois un lien symbolique fort : la communauté faïencière, sous l'impulsion d'une politique paternaliste, a contribué à dynamiser fortement la vie locale (cercle artistique, fanfare, chorale, fête patronale, etc.). Ces formes de sociabilité forgent, non seulement le patrimoine culturel et folklorique de la cité, mais aussi l'identité locale des Louviérois. Le poids historique de ces liens très symboliques entre la ville et l'usine contribue à donner une dimension d'autant plus dramatique à la faillite récente de Royal Boch : « Et la ville ? La Louvière et Royal Boch, c'est...comment dire ? C'est lié, à la vie à la mort. Si Boch s'arrête, La Louvière meurt »⁽³⁰⁾.

L'histoire officielle ou « commémorative » contribue elle aussi à nourrir l'idée de la pérennité du projet Boch. Celle-ci reflète la stratégie patronale qui consiste à maintenir depuis le milieu du XIX^e siècle, et en dépit d'une industrialisation grandissante, la filiation symbolique à la manufacture

(26) Thierry PILLON, *Le corps à l'ouvrage*, Paris, Éditions Stock, 2012, p. 10.

(27) *Ibid.*

(28) Michel DEBAUQUE, « La création et les débuts de la Faïencerie Boch Frères », dans *Annales du Cercle archéologique et folklorique de La Louvière*, t. 3, 1966, p. 76.

(29) Pierre-Alain TALLIER, « Le mouvement syndical à La Louvière (19^e-20^e siècles) », dans *La Louvière... aux urnes ! Vies et combats politiques dans l'entité louviéroise du 19^e siècle à l'an 2000*, La Louvière, Archives de la Ville de La Louvière, 2007, p. 214 et suiv.

(30) Propos de M-T. M. et B.R., travailleuses chez Boch au moment de la faillite, extrait de la pièce de théâtre (la Compagnie maritime), *Royal Boch, la dernière défaience* (...), p. 32.

traditionnelle. L'artefact d'une continuité avec l'activité faïencière des origines est présent tout au long du XX^e siècle. Malgré les restructurations multiples, les changements de directions et des actionnaires, plusieurs signes affilient, jusqu'à la faillite, la faïencerie à la famille Boch. « Quand je suis arrivé chez Boch en 69 c'était toujours les descendants de la famille Boch qui étaient les actionnaires de l'entreprise » se souvient J.G., ingénieur chez Boch jusque 1988. Il poursuit : « C'était des gens comme les Warocqué. On appelle cela le paternalisme, certains critiquent le paternalisme. Moi j'appelle cela la solidarité directe. Maintenant la solidarité, elle passe par les pouvoirs publics. Est-ce mieux ou moins bien, je ne sais pas. Warocqué a créé un athénée à Morlanwelz, le musée de Mariemont c'est aussi grâce à lui. S'il n'avait pas été comme les Boch, riche, il n'y aurait pas de musées, d'écoles,... ».

La rupture ressentie au moment de la liquidation de 1985 est d'autant plus brusque pour les travailleurs et les Louviérois que la filiation symbolique au projet d'origine a été forte et unanime pendant près d'un siècle et demi. « On voit que tout s'effondre comme ça un petit peu à la fois. En tous cas, moi je l'ai ressenti comme ça [...] J'ai ressenti vraiment ça, que tout s'écroule un peu à la fois et qu'on se retrouve vraiment, du jour au lendemain sans repères [...] En 85, il y a eu un tremblement de terre à La Louvière, c'est comme ça qu'on peut l'exprimer [...] », explique M-T.M.

Enfin l'histoire artistique, donnant à voir les productions les plus éblouissantes de la faïencerie qui font la renommée internationale de Boch Keramis, n'a-t-elle pas elle aussi contribué à nourrir un sentiment de pérennité ? Depuis la fin des années 1970, les difficultés rencontrées par l'entreprise ont pourtant placé au cœur de l'actualité les réalités, et surtout les luttes sociales des ouvriers et des ouvrières, mobilisés dans des actions d'envergure, comme des grèves et des occupations de l'usine.

Une mémoire collective

La force du symbole donnait à penser que la faïencerie Boch était une institution inébranlable, en dépit d'une chronique sociale et économique chahutée depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. La faillite n'a toutefois pas réussi à amoindrir le sentiment que la faïencerie Boch appelle des mesures de sauvegarde. C'est bien la constitution de ce patrimoine « immatériel », façonné par la mémoire orale des travailleurs qui est en jeu dans l'écriture d'une histoire sociale de l'entreprise. On note quatre occurrences fortes dans les interviews. Celles-ci participent de la construction de cette mémoire collective par les anciens travailleurs qui se « réapproprient » l'histoire : l'affiliation à l'entreprise, le caractère « noble » de l'activité faïencière, la vision artisanale du métier, la renommée. La construction de cette mémoire collective est d'autant plus cruciale qu'elle donne rétrospectivement « sens au travail », dans un contexte très prégnant de doutes et d'incertitudes⁽³¹⁾.

(31) Lire le dossier « Exister au travail », dans *Revue Esprit*, octobre 2011.

L'affiliation à l'entreprise

Cette mémoire collective est d'abord étroitement liée au sentiment d'affiliation des travailleurs à l'entreprise. La main d'œuvre de la faïencerie est restée au cours du temps, réceptive à l'esprit des politiques patronales. Qu'on songe à la tradition longue de remise des médailles⁽³²⁾, visant à récompenser la fidélité du travailleur, après des années de travail, qui procure une certaine fierté à celui qui la reçoit : « Les premières médailles, dans le temps, c'était à 25 ans » raconte L.R., en évoquant les années 1970. « Après 25 ans de service, on avait une médaille, elle était remise par la direction. Ils venaient avec tous les employés, les gens suivaient avec la fanfare, elle jouait de la musique près du poste de travail, on leur remettait la médaille, on buvait un verre. (...) J'ai eu 25, 30, 35 et 40. Quatre médailles (...) Maintenant c'est rare celui qui pourra encore dire 'j'aurais eu la médaille de 40 ans de travail' ».

Les stratégies paternalistes contribuent aussi à renforcer un sentiment d'appartenance quasi familial à l'usine. Au-delà de la mise en place d'infrastructures (quartier « Boch », etc.), d'initiatives charitables (à l'occasion des fêtes de Noël), ou de « services » philanthropiques (caisses de secours, service social, écoles, etc.) pour les travailleurs, ce sentiment se prolonge notamment au travers des événements festifs, comme la fête de la Saint Antoine, patron des faïenciers, qui fédèrent la communauté faïencière en une véritable « famille » : « Et comme on était toujours pour l'usine, rien que pour l'usine et les gens étaient aussi pour l'usine, c'était une fameuse famille. On était pour l'usine. C'était pour l'usine qu'on travaillait », nous confie J.-C.D. Tant et si fort, que lorsque l'usine ferme, c'est bien de deuil dont il est question dans le discours des anciens travailleurs : « Ici, on est en deuil, on allait fermer, c'était pendant les négociations » nous dit M.S., en commentant ses photos de la fermeture de la section sanitaire de Royal Boch (1998).

Au figuré comme au propre, la famille est bien présente dans l'usine. Ainsi, il n'est pas rare d'entendre : « Mon beau-frère était contremaître. Il y avait mon beau-frère qui travaillait là, il y avait mon oncle, mon cousin, mes petits cousins [...] Et mon oncle, il est arrivé à 16-17 ans, le frère de ma mère. Il a commencé directement à Boch. Parce que mon beau-frère était déjà là comme vernisseur. Mon beau-frère lui, il a commencé à 14 ans. Ici il y avait une verrerie, ici à Havré, une ancienne verrerie, il a commencé là à l'âge de 14 ans. Après il a trouvé une place à Boch. [...] Moi j'ai toujours travaillé avec ma famille à peu près. C'est mon beau-frère qui m'a fait rentrer à la faïencerie quand j'avais fini mes études [...] On peut dire que la famille a vécu grâce à Keramis, enfin Boch ». Boch transcende aussi des générations de familles louviéroises, jusqu'aux origines mêmes de la faïencerie : M.L., qui y travaille comme ouvrière pendant la Seconde Guerre mondiale,

(32) Les « Médailles d'honneur » ont été créées par l'arrêté royal du 7 novembre 1847. Elles sont destinées à « distinguer et récompenser tous ceux qui mettraient leur savoir, leur talent, leur dévouement, leur probité et leur idéal au service de la cause du travail ». On désigne ces médailles aujourd'hui par le nom de « décorations du travail ». L'employeur prend l'initiative de faire la demande de décoration. Outre la récompense, il s'agit également d'un mécanisme de reconnaissance qui s'inscrit dans un processus de fidélisation à l'entreprise.

raconte : « Vous avez déjà vu ces grandes assiettes avec les portraits. J'en ai une aussi. De l'aïeul de mon mari, son arrière-grand-père qui a déjà travaillé à la faïencerie. C'était toute une famille de faïenciers. Ils sont même venus des Pays-Bas, habiter en Belgique pour travailler à la faïencerie. Enfin, voilà l'histoire de ma famille ».

Tous les Louviérois connaissent, dans leurs réseaux familiaux ou proches, des personnes qui ont travaillé chez Boch. Cela renforce le sentiment d'appartenance, le lien entre les travailleurs, la population, et l'histoire même du site. Ce site, justement, qui se situe en plein cœur de la ville, suscite des souvenirs concrets, visuels. Ainsi, M.S. évoque-t-il avec nous la sortie de l'usine, au milieu des années 1970 : « Quand on sortait à 5h moins 10, c'était la ruée vers l'or, ce n'était pas cette entrée-là, il n'y avait pas de feux rouges, c'était les 4 chemins, il y avait le canal là aussi le long, et donc il y avait cinq voitures dans toute l'usine, il y en avait 2-3 qui avaient des motos, 2-3 une mobylette, sinon c'était le tram, le train et les vélos, il y avait beaucoup de monde ».

Le caractère « noble » de l'activité faïencière

Boch est également présent dans toutes les maisons louviéroises, par sa vaisselle. Ainsi J.G., ingénieur dans l'usine, se rappelle-t-il que dans sa jeunesse « les CGA [coopératives générales d'alimentation] étaient constitué sous forme de coopérative, ma mère avait des bons chaque fois qu'on achetait quelque chose, moi j'étais gamin, et en fin d'année, on avait des ristournes. Et en tant que produit qu'on pouvait avoir pour les ristournes, il y avait du 'Copenhague' et donc, depuis ma plus tendre enfance chez moi, et nous en avons encore, c'était le 'Copenhague'. Voilà, c'est le premier contact que j'avais avec Boch ».

La vaisselle Boch qui entre dans les familles ouvrières appartient aux types de produits de consommation courante que fabrique l'usine ; les pièces de luxe constituent un tout autre marché, qui est durablement frappé par la concurrence internationale, après la Seconde Guerre mondiale. « On ne trouvait pas cela dans nos maisons ouvrières. Pas du tout » explique M.L. à propos des pièces uniques : « C'était peut-être chez les bourgeois ou alors cela partait à l'extérieur. Je ne sais pas où Monsieur Catteau arrivait... de toute façon, si on avait des commandes, il était certain de les vendre. Mais cela a chuté tout de suite après la guerre [...] c'était plutôt du haut de gamme [...] d'ailleurs, ce n'est pas étonnant que cela a périclité parce que les gens ne se sont plus permis d'acheter ».

Le prestige qui entoure la production faïencière de luxe (décoration de vases, etc.) contamine l'ensemble du secteur vaisselle. Le sentiment de travailler une matière « noble » et convoitée procure une certaine fierté, quel que soit le poste de travail. Une travailleuse décrit son métier de décoratrice : « Ah oui, là on était des belles madames. La décalco, tout ce qui était décalco, décoration, je crois que les gens étaient mieux considérés. On était propre, c'était prestigieux. On était propre et tout ». Bien sûr, le travail des décoratrices, surnommées les « belles dames », coexistent avec d'autres postes de travail considérés comme moins prestigieux. Ainsi M.L., qui travaille dans l'atelier Catteau, explique-t-elle : « On avait trop de temps

libres [...] Contrairement aux autres ouvrières qui étaient dans d'autres postes de travail. Ah oui, parce que les ouvrières dans les autres ateliers, comme l'imprimerie à côté, c'était quand même déjà un peu comme du travail à la chaîne. Tandis que nous, c'était absolument personnel ».

Pourtant, chaque geste, du plus sophistiqué au plus mécanique, en dépit même du rythme infernale imposé par la production⁽³³⁾, est décrit par les travailleurs comme un savoir-faire, un « art », maîtrisé d'eux seuls. Ainsi une épongeuse décrit-elle son « coup de main » : « Il fallait bien éponger. Ici, il y a une couture là, alors, il ne faut pas trop frotter ici en dessous parce qu'il n'y a pas beaucoup d'espace, si on le frotte de trop, cela use. Alors tout devient plat. Oui ! Il faut faire attention à tout. Les bords, il ne faut pas que cela soit trop épais ».

La vision « artisanale » du métier

La complexité croissante de l'organisation industrielle de l'entreprise au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, s'accompagnant directement d'une dévalorisation du savoir-faire, n'occulte aucunement l'importance de la dimension « artisanale », voire « artistique », dans le témoignage des travailleurs de chez Boch, y compris dans des étapes de la production qui s'apparentent pourtant davantage à l'un des maillons du travail à la chaîne (et ce qu'il suppose en termes de rythme et de conditions de travail). Ainsi, cette trieuse d'anses, occupée à une tâche représentant une séquence de la fabrication de la pièce parle de son poste de travail qu'elle occupe depuis des années : « Moi, j'aime bien mon travail, ... c'est beaucoup artisanal ».

Le témoignage de M.M., déléguée syndicale licenciée en 1975 suite à une grève chez Boch, fait figure d'exception : « La production, je ne sais plus exactement mais c'était des centaines. Ce n'est pas artisanal du tout. Moi, cela me faisait rire quand il y avait des visites et qu'on parlait d'artisanat. On était sur un pied, dans la boue et l'eau, et obligées de devoir fournir avec une prime à la quantité et une prime à la qualité. Allez-y ! ». Elle est la seule à dénoncer cette vision de « l'artisanat » qui, partagée unanimement, y compris par ceux qui subissent les cadences infernales d'une production industrielle (et qui les dénoncent !), semble entourer la faïencerie Boch et justifier, jusqu'à très récemment, la survivance d'une manufacture d'un autre siècle.

La renommée

C'est aussi la renommée de la marque Royal Boch qui procure de la fierté et donne sens au travail, même pénible. « C'était bien aussi quand on voyait le roi à une réception. On voyait de la vaisselle Boch. C'était quand même une fierté aussi. On voyait à la télévision, le roi boire dans du Boch, cela

(33) Ce n'est pas parce que le produit est répertorié de « luxe » que les conditions de travail sont meilleures et l'environnement adéquat. Les cas sont nombreux où les ouvriers travaillent dans des conditions difficiles ; sous couvert de réalisation manufacturière, le « luxe » s'inscrit en réalité dans une logique de production industrielle.

fait quelque chose. C'est drôle, cela a été dans notre main », explique L.R. La conviction de la qualité, entretenue par le discours patronal qui, dans un contexte de marché international, achemine pourtant la faïencerie vers une logique industrielle, l'emporte sur le constat inévitable de la concurrence, qui projette la faïencerie Boch dans un avenir plus qu'incertain. « C'est connu pratiquement dans le monde entier on peut dire. Puis c'était la dernière faïencerie aussi de Belgique puisque toutes les autres, petit à petit, ont fermé. Et on faisait quand même de la qualité par rapport au marché thaïlandais et tout ça. La qualité est différente malgré tout » affirme I.L., en évoquant une période plus récente (années 1990 et suivantes).

La force de la construction de ce « patrimoine collectif » a contribué à adoucir, du moins dans les discours des travailleurs, l'impression sur la pénibilité (pourtant non fantasmée) des réalités quotidiennes de travail⁽³⁴⁾. Car la faïencerie a bien manqué quelques révolutions... En attestent l'absence de renouvellement des infrastructures, comme le caractère suranné de l'organisation du travail à la fin du XX^e siècle. Quelques témoignages évoquent cette pénibilité : « Et là on a commencé à faire la préparation de la terre et là on a travaillé comme des esclaves. Comme dans le temps, vous savez les chariots dans les films de cow-boys qu'ils poussaient, et on poussait, on remplissait ça de sable et on poussait et on faisait des tromelles de terre pour faire la vaisselle (...) » décrit R.F., à propos du dernier quart du XX^e siècle. Mais tous les travailleurs qui témoignent évoquent, en dépit des conditions de travail, cette période comme une « belle époque », contemporaine d'une jeunesse perdue ou d'un âge d'or oublié.

L'attachement à l'entreprise fait aussi parfois oublier qu'il n'était pas toujours bien perçu de travailler à la faïencerie, particulièrement pour des femmes. G.M. témoigne : « Quand on était jeune, quand on disait qu'on travaillait chez Boch, ce n'était pas bien vu. Non, c'est ça qu'on avait eu, un lavage de cerveau. Pourquoi ? Il y avait trop d'hommes, il y avait trop d'histoires qui se passaient avec des hommes et des femmes. C'était une question de moralité. [...] Je crois après on était fière de travailler chez Boch. C'était une entreprise très connue ».

L'histoire de la faïencerie Boch, lue au travers des témoignages d'anciens travailleurs est donc indubitablement liée à la construction de cette mémoire collective. Les stratégies patronales se sont révélées opérantes, tout le long du XX^e siècle. Les assises paternalistes de l'entreprise ont contribué à froisser certaines réalités vécues, ainsi qu'à opacifier les signaux annonciateurs d'un déclin économique, pourtant inéluctable, de l'activité faïencière dans la région.

Ni la renommée de l'entreprise, ni la sensation de fierté que procure le caractère « noble » de l'activité faïencière, ni la vision « artisanale » de la chaîne de production, ni le sentiment d'affiliation quasi « familiale » à l'en-

(34) La question de la fierté du métier qui compense sa pénibilité, a fait l'objet de travaux de sociologues, comme l'étude de Richard SENNETT, *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, Paris, Albin Michel, 2010 ou celle de Marie BUSCATTO, *La fabrique de l'ethnographe. Dans les rouages du travail organisé*, Toulouse, Octares, 2010. Lire aussi Marc LORIOU, « Sens et reconnaissance du travail », dans Christina KARAKIOULAFIS, éd., *Traité de sociologie du travail*, Athènes, AIONIKOS, 2011, p. 43-67.

treprise, n'épargnent la faïencerie Boch de la faillite. Le désarroi matériel (perte d'emploi) et immatériel (perte d'un savoir-faire, non transmis) des derniers travailleurs sont d'autant plus grands, qu'ils brouillent l'idée de la faïencerie Boch comme d'une institution inébranlable, forte d'une histoire locale, commémorative, artistique ou collective, plus que centenaire, et surtout unanime.

Conclusions

À mesure que nous avançons dans l'enquête auprès des anciens travailleurs, nous avons pris conscience que nous étions « partie prenante » de la construction de cette mémoire collective. Si le projet muséal inspire au point de départ quelques réticences (« Ah oui, un musée vivant, ... c'est à la mode » ou « Il nous manquait plus que ça... finir dans un musée ! »), très vite, le musée devient le lieu de la mémoire et les chercheurs les dépositaires (voire même les archivistes) d'une parole qui donne « sens au travail », dont les témoins, en soif de reconnaissance, sont brusquement privés⁽³⁵⁾. Le cadre même du projet – et les imaginaires qu'il projette (l'idée qu'on se fait d'un musée) – donne aussi le ton des interviews : parler pour un musée suppose de parler d'art et d'artisanat. C'est dans ce registre-là que les anciens travailleurs de la faïencerie Boch évoqueront leur métier. La perspective de témoigner pour un musée intensifie une pensée déjà bien présente autour de l'artisanat qui a été aussi le produit d'une idéologie patronale véhiculée par les Boch pendant un siècle et demi⁽³⁶⁾.

Par la force des choses, notre projet s'inscrit lui aussi dans le cadre de la construction mémorielle collective, et profondément vivante, qui fait de la faïencerie de Boch, et de son artisanat, l'un des symboles fort de la ville. Or, ce symbole a été en premier lieu alimenté, puis instrumentalisé par les politiques patronales qui, sous couvert « d'artisanat », imposaient, encore en 2010, des conditions de travail d'un autre siècle, précisément celles dénoncées par le mouvement ouvrier.

Le cadre de cet article autorise toutefois à imaginer d'autres scénarios méthodologiques. Quels sont les développements qu'appelle un tel projet, s'il est affranchi des contraintes de la commande muséale, et conçu comme une recherche scientifique autonome ? Une mise en perspective historique des enjeux sociaux et économiques qui entourent les contextes de faillites s'impose, pour donner plus de relief encore aux témoignages d'aujourd'hui.

(35) Pour une réflexion sur les ambiguïtés des revendications mémorielles, et leurs enjeux tacites, à partir de plusieurs champs d'expérience, lire les actes du colloque *Mémoire de l'industrie* (Besançon, 2003), publiés : J.-C. DAUMAS, éd., *La mémoire de l'industrie. De l'usine au patrimoine*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2006. Sur la rencontre entre intellectuels, militants et ouvriers autour de l'usine comme « lieu de conflits et d'engagements », lire « Usines, ouvriers, militants, intellectuels », dans *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 196-197, 2013.

(36) Sur les liens entre musée, ville et mémoire collective, voir les conclusions de l'étude : Linda IDJÉRAOUI & Jean DAVALLON, « Relation esthétique et mémoire industrielle. Le cas de l'arme au Musée d'Art et d'Industrie de Saint-Étienne », dans *Recherches en communication*, t. 17, 2002.

Aucune garantie d'exhaustivité ne peut être assurée dans le travail de collecte des données sur le plan économique et stratégique, vu l'absence d'archives d'entreprise. Néanmoins, ce que nous savons de la destinée de la faïencerie Boch nous permet de la rapprocher de celle d'entreprises liées à d'autres métiers d'art/artisanat dans le secteur des arts de la table qui ont connus des difficultés ces dernières années, en Belgique (les cristalleries du Val Saint Lambert, à Seraing), et en Europe occidentale (les porcelaines de Limoges ou de Grande-Bretagne⁽³⁷⁾). La contextualisation de l'expérience louviéroise permet une compréhension plus complète des potentialités, mais aussi des limites et revers d'un modèle industriel, façonné par un patronat familial aux logiques paternalistes, conjuguant le « mythe de la qualité des produits »⁽³⁸⁾ avec une standardisation de production, destinée à la consommation courante, amorcée dès le début du XX^e siècle, grâce à plusieurs innovations technologiques.

Lorsque la recherche nous invite à déconstruire le « mythe » de l'immortalité entourant la faïencerie Boch, nous touchons au cœur de ce que la mémoire collective des ouvriers et des ouvrières de chez Boch a retenu de ces années de travail. Cette dimension est d'autant plus forte que les interviews ont été réalisées pour la plupart à l'heure où la faillite définitive de la faïencerie Boch est amorcée (voire entamée).

Dès lors, la combinaison entre la démarche de critique historique et le processus d'éducation permanente visant à la réappropriation d'une histoire qui se veut impliquée et engagée par ses acteurs/actrices, se révèle d'autant plus délicate que « pour les anciens ouvriers et ouvrières, penser la faïencerie, c'est se penser eux-mêmes, se pencher sur leur propre vécu » écrivait le sociologue français Philippe Hamman, qui a lui-même récolté la mémoire ouvrière d'anciens faïenciers à Sarreguemines, dans le département de la Moselle⁽³⁹⁾.

Ce n'est toutefois qu'une tension de façade qui soulève bien des défis pour l'écriture de cette histoire et la valorisation de la source orale. La lecture critique de cette mémoire collective, qu'apporte la perspective historique, peut être en soi un objet d'éducation permanente, permettant aux travailleurs et travailleuses d'appréhender le destin de la faïencerie Boch sous un autre regard. L'apport est aussi réel pour le chercheur. Si le récit que ces témoins nous offrent n'est pas toute l'histoire de la faïencerie Boch, ne perdons jamais de vue qu'« avec eux, nous entrons dans l'humain »⁽⁴⁰⁾.

(37) Lucie FLÉJOU, « Qualité, image de marque et exportations : forces et fragilités du modèle économique de la porcelaine de Limoges (1880-1940) », dans *Entreprises et Histoire*, n° 46, avril 2007, p. 85-97 ; R. HOLT & A. POPP, « Emotion, Succession, and the Family Firm : Josiah Wedgwood & Sons », dans *Business History*, t. 55/6, septembre 2013, p. 892-909.

(38) Alain CORBIN, *Archaisme et modernité en Limousin au 19^e siècle*, t. 1, Limoges, PULIM, 1998, p. 483.

(39) Ph. HAMMAN, « Quand le souvenir fait lien (...) », *op. cit.*, p. 176.

(40) Préface de *Des travailleurs témoignent (1886-1986)*, réalisée par la Cellule Mémoire ouvrière de Seraing, 1986.

RÉSUMÉ

Josiane JACOBY, Florence LORIAUX & Christine MACHIELS , *Faïence en faillite : la mémoire brisée de Boch*

Royal Boch située à La Louvière et déclarée en faillite en avril 2011, était la dernière faïencerie en activité en Belgique. Aujourd'hui, reste de la faïencerie, la « mémoire du travail », patrimoine « immatériel » des anciens travailleurs, qui aiment décrire leur savoir-faire, appris sur le tas, maîtrisé d'eux seuls et perpétué de générations en générations à l'usine, quelle que soit la nature du travail (travail journalier, travail de production, travail technique). Celui-ci est réalisé avec d'autant plus de fierté que la polyvalence est de mise dans les dernières années de vie de la faïencerie Boch.

Les vécus quotidiens des anciens travailleurs de l'usine Boch échappent aux traces écrites. De ce fait, l'enregistrement de leurs témoignages sur les métiers et les savoir-faire de la faïence se révèle d'autant plus crucial ; il fait l'objet d'un projet mené par le CARHOP, à la demande de l'asbl Kéramis, entre juin 2010 et juin 2012. Notre texte restitue la démarche méthodologique, ainsi que les enjeux qui sous-tendent les usages de la mémoire orale.

Industrie – faïencerie – Wallonie – mémoire orale

SAMENVATTING

Josiane JACOBY, Florence LORIAUX & Christine MACHIELS , *Gevallen aardewerk: de gebroken herinnering van Boch*

Royale Boch gelegen in La Louvière, failliet gegaan in april 2011, was de laatste faïencerie nog actief in België. Vandaag blijft er van de faïencerie enkel nog de herinnering aan het vakmanschap, het immateriële erfgoed van de vroegere werknemers die graag hun bekwaamheid beschrijven onafhankelijk van de aard van het werk (het dagelijks werk, de productie, het technisch werk). Dit vak was ter plaatse geleerd, enkel door hen beheerst, en voortgezet van generatie tot generatie in de fabriek. Zij deden hun werk met trots alsook met een veelzijdigheid die tijdens de laatste jaren van de faïencerie Boch was vereist.

De dagelijkse ervaringen van de vroegere werknemers van de fabriek Boch is niet aanwezig in de geschreven documenten. De opname van hun cruciale getuigenissen over hun beroep en hun bekwaamheid van de faïence is een project van het CARHOP, op vraag van Kéramis vzw, dat werd uitgevoerd tussen juni 2010 en juni 2012. Ons artikel geeft de methodologische uitvoering van het onderzoek weer en reflecteert over het belang van het gebruik van de mondelinge getuigenis.

Industrie – aardewerk – Wallonië – mondeling geheugen

ABSTRACT

Josiane JACOBY, Florence LORIAUX & Christine MACHIELS , *Pottery in pieces: Boch's broken memory*

The Royal Boch factory, located in La Louvière and declared bankrupt in 2011, was the last pottery manufacturer still active in Belgium. What remains today of the factory is the 'memory of craft', intangible heritage of the former workers who like to

describe their expertise, learned on the job, mastered by them alone and passed down from generation to generation in the factory, whatever the nature of the work (casual work, production or technical work). They performed their craft with all the more pride because flexibility was the key word during the last years of the factory.

The daily lives of Boch's former workers now belong to the past. It is therefore all the more crucial that we save their accounts about the expertise and craftsmanship of pottery production. That is exactly what the CARHOP did between June 2010 and June 2012 at the request of the non-profit organisation Kéramis. Our article reflects on the methodology used during the research as well as on the stakes of using oral history.

Industry – pottery – Wallonia – oral memory